**En 1986, l’aventurier et explorateur Jean-Louis Etienne a marché 63 jours seul sur la banquise pour atteindre le Pôle Nord, affrontant parfois des températures allant jusqu’à -52°C !**

**Extrait 1**

« cette nuit-là, j’atteignis l’insoutenable. Mon cerveau engourdi par le froid ne répondait plus qu’avec lenteur. Je venais de me réveiller pour la deuxième fois et je grelottais dans un sac de couchage humide. Il était seulement 23 heures : j’avais devant moi l’inquiétante perspective d’une interminable nuit glaciale. Septe heures d’immobilité… Dans le froid extrème, on ne trouve le salut que dans l’effort que procure de la chaleur. Là j’étais condamné à l’inactivité et le jour n’était pas près de se lever. Pour limiter les pertes de chaleur, je me recroquevillai en position fœtale, incommodé régulièrement par une impérieuse envie d’uriner. Sans sortir du sac, je pissai dans une bouteille étanche que je me mis sur le ventre ; l’urine chaude m’apporta un moment de réconfort qui m’aida à me rendormir d’un sommeil bref, mais haché.

Je me réveillai de nouveau en grelottant. Mes défenses faiblissaient à chaque nouvelle attaque du froid. Je commençais à m’inquiéter : ma dernière barrière, c’était la parka que j’avais posée sur moi en guise de couverture. Je remettais sans cesse le moment de l’enfiler, car m’extraire du sac de couchage serait un moment de torture. Je sombrais progressivement dans une dangereuse apathie.

Soudain mon instinct de survie prit les commandes. Je sortis le buste du duvet . Dans l’enfer glacial de la tente, le froid était si lourd que j’eus le sentiment de soulever une chape de plomb. J’ai rapidement brossé le givre qui recouvrait la veste pour ne pas faire entrer davantage d’humidité dans le sac. L’eau est la pire ennemie du campeur polaire, car en l’absence de chauffage, on ne peut rien faire sécher. La vapeur d’eau du réchaud et celle de la respiration se transforment en une poussière de glace qui s’immisce partout. En enfilant cette camisole congelée, je sentis ma nuque et mes bras saisis d’une horrible rigidité cadavérique. Dans la lueur blafarde de la lampe frontale, je jetai un rapide coup d’œil au thermomètre posé sur le tapis du sol, dans un coin de la tente : il indiquait -52°C !

Il n’était que minuit. Même le temps semblait paralysé par ce froid sidérant. Après cet acte héroïque, je fus récompensé par un regain de bien-être et je m’endormis. Bien trop vite, le froid frappa de nouveau à la porte. Perdu dans une nuit sans fin, je cherchai à tâtons la lampe, entraînée je ne sais où par mes retournements incessants d’insomniaque. Quelle heure était-il ? Combien de temps ce calvaire allait-il durer ? J’étais seul sur cet immense océan gelé, à plus de mille kilomètres du premier être humain, personne ne pouvait me venir en aide. L’angoisse montait. Le froid prenait possession de mon corps et mon cerveau s’engluait dans la viscosité mentale de l’hypothermie. Allais-je sombrer doucement dans l’inaction ? Soudain, comme un naufragé trouve une bouée inespérée, l’idée de faire une boisson chaude me frappa.

Respirer à la chaleur de la flamme fut une résurrection. J’affrontai le froid avec la rage du combattant qui a retrouvé l’espoir de sauver sa peau. Ma pensée redevenait fluide. Pourquoi n’y avais-je pas pensé plus tôt ? En situation de survie sur cette planète polaire inhumaine, je m’étais conditionné pour gérer au plus serré ma réserve de combustible : chaque bouteille d’un litre d’essence devait durer trois jours. L’essentiel servait à faire fondre la neige. Je ne m’accordai que trois minutes de chauffage sur le visage chaque soir, après avoir monté le camp. Il avait fallu ce dernier sursaut vital pour que mon cerveau ralenti m’octroie une dérogation.

Chaque gorgée de thé chaud qui coulait dans mon estomac était un extatique retour à la vie. Ce fut une victoire nocturne, et mon rendez-vous avec l’héroïsme. Le moment qu’attendent ceux qui s’engagent aux frontières de la vie. Il restait un peu d’eau chaude au fond de la gamelle, et dans un sursaut de lucidité enfin retrouvée, j’eus l’idée de faire une bouillotte en la versant dans la bouteille d’urine vidée. De retour dans le sac de couchage, la bouillotte glissée entre les cuisses restaurait mon capital thermique : je sentais mon sang réchauffé revasculariser progressivement le sjambes jusqu’au bout des orteils dont j’avais perdu la sensibilité. La bouillotte ! Une valeur sûre que je redécouvrais, à condition de bien la placer. Non au fond du sac, mais tout en haut entre les cuisses, contre le périnée, au contact des gros vaisseaux qui irriguent les membres inférieurs. Peu à peu, je reculais sur le chemin d’une congélation avancée. La survie tient parfois à de petits gestes, à des décisions toutes simples prises au bon moment, encore faut-il être en mesure de conserver un minimum de lucidité.

La tasse de thé et la bouilloire m’avaient sauvé à temps d’une insidieuse hypothermie dans un sac de couchage en faillite . Je récupérai lentement, mais la situation restait précaire, je me refroidissais vite et mon sommeil fut encore interrompu plusieurs fois.

A 6 heures du matin, le réveil sonna la fin de cette interminable torture. L’aiguille du thermomètre n’avait pas bougé : -52°C. Il faisait encore nuit et la flamme bleue du réchaud dans la lumière glauque de l’abside marquait le retour à la vie. Sa chaleur sur mon visage libéra de ses mouvements mon corps raidi dans les tenailles du froid. Ma mâchoire se décrispa et je fus surpris d’entendre le son de ma voix :

* Génial !

Je n’avais pas prononcé un mot depuis mon départ.

Ce n’était pas une grande découverte, mais je venais de réaliser que le combustible brûlé la nuit pouvait être en partie compensé par l’utilisation de l’eau encore liquide de la bouilloire pour faire le petit déjeuner. Dorénavant, je prendrai deux bouteilles dans le sac de couchage : une pour l’urine, l’autre comme bouillotte. Perdu en plein désert de glace où je jouais ma vie, la moindre solution trouvée avec les moyens du bord était une victoire. »

**En 1986, l’aventurier et explorateur Jean-Louis Etienne a marché 63 jours seul sur la banquise pour atteindre le Pôle Nord, affrontant parfois des températures allant jusqu’à -52°C !**

**Extrait 2**

« Cette nuit encore je fus réveillé plusieurs fois par le froid. Mon sac de couchage ne répondait pas à mes attentes, c’était une grosse déception. Je mettais ça sur le compte de la température extrême. Mon thermomètre avait déclaré forfait à -50°C, mais la nuit précédente, le modèle électronique des Anglais avait indiqué -52°C, la température la plus basse de tout le voyage.

Je me réveillai avec les genoux et les jambes glacés, et la sensation de froid aux os que j’avais connue à la fin des tests en chambre froide. Mais je n’étais plus dans la parenthèse sécurisée d’un froid de laboratoire, j’étais immergé dans la réalité de l’hiver polaire. Je sentais que la perte de chaleur venait du sol, l’isolation du matelas en mousse était inefficace. La peau de caribou de ma première tentative, trop lourde, n’avait pas résisté à une chasse au poids draconienne. J’avais réduit ma charge de vingt kilos, mais je le payais cher. Je n’avais pas le souvenir d’avoir été si loin dans les limites du supportable. Si je ne pouvais pas récupérer après une journée d’effort harassante, la perspective de la nuit devenait un cauchemar. Combien de temps allais-je pouvoir endurer des nuits hachées par l’insomnie et coûteuses en énergie ? Pourquoi mon matelas en mousse n’isolait-il plus ? La température était certainement bien en dessous du seuil maximale conseillé par le Vieux Campeur. Devenue rigide, presque cassante, la mousse avait perdu son pouvoir isolant : autant dire que je dormais à même la glace. Pour qu’il retrouve ses qualités, je devais isoler l’isolant du froid. Si je ne trouvais pas une solution pour échapper à cette torture de la nuit, j’irais vers un nouvel abandon.

Je passai la journée à chercher une solution pour échapper à l’obsession de ces nuits cruelles. Je repensai à la chaleur agréable que l’on ressent quand on s’assied sur un télésiège. La solution serait peut-être de placer la mousse au plus près du corps. Le soir, en arrivant à l’étape, je glissai le matelas en mousse dans le sac de couchage. Le thermomètre indiquait un -48°C très agressif. Après un goûter bien chaud et des plus énergétiques, je m’allongeai impatient de tester l’efficacité de cette solution. Au contact de la source chaude de mon corps, l’isolant semblait améliorer l’ordinaire. La partie était loin d’être gagnée. Mais la nuit qui suivit fut un peu moins dure. Je réalisai une nouvelle fois qu’on ne repousse pas ses limites, on les découvre. J’en faisait tous les jours le dur apprentissage.

**En 1986, l’aventurier et explorateur Jean-Louis Etienne a marché 63 jours seul sur la banquise pour atteindre le Pôle Nord, affrontant parfois des températures allant jusqu’à -52°C !**

**Extrait 3**

« Avant d’entrer sous la tente, j’enlevais ma veste de toile, un simple coupe-vent dont je brossais l’intérieur où ma transpiration avait déjà gelé. La surface de ma polaire blanchissait instantanément, se couvrant de cristaux de transpiration que je brossais ensuite. C’était là le seul moyen de me débarrasser de mon humidité. Le poids du froid s’abattait sur mes épaules et je me réfugiais sans tarder sous la tente.

Mon sweet home était une glacière basse de plafond, où je ne pouvais me tenir qu’à genou. Il y avait la même température que dehors, entre -45°C et -48°C en ce début mars. Je devais m’habiller vite avant de perdre la chaleur de l’effort, dans le froid extrême, on se met en péril dès qu’on s’arrête. J’ôtais les sacs en plastique qui enveloppais mes pieds, en préservant les chaussettes de la transpiration. Je nettoyais mes orteils avec de la neige, je remettais les chaussettes (sèches) et les chaussons en duvet. J’enfilais la doudoune et j’allumais enfin le réchaud, l’outil essentiel à ma survie. Penché au dessus de la flamme, je respirais à pleins poumons l’air chaud régénérateur qui faisait fondre la glace accrochée à ma barbe et mes sourcils. C’était ma « minute tropicale », un grand moment de douceur dans cet univers impitoyable. Dans la neige fondue, je versais le sachet du goûter, une ration de ma composition : céréales, fruits secs, graines de sésame, de tournesol et de lin, vingt grammes de beurre, du miel, du lait et du chocolat en poudre. Ma bouillie portée à ébullition, faisait presque 150°C de plus que l’air ambiant. Baigné dans un épais brouillard givrant qui diffractait le faisceau de la lampe frontale, je ne voyais pas ce que je mangeais, mais c’était bon. La bouillie épaisse et bien chaude descendait dans l’estomac, puis je me glissais dans le sac de couchage pour une sieste réparatrice de deux heures.

Le réveil sonnait à 19H pour la vacation avec le camp de base Résolute. Mon premier geste était de brosser la condensation gelée à l’intérieur de la tente, qui ressemblait à une grotte de glace. Sans cette précaution, l’épaisse couche de givre serait retombée en pluie dès le réchaud allumé, mouillant mes affaires et regelant aussitôt. Dans le froid extrême, l’eau sous tous ses « états »(solide, liquide, vapeurs expirées, vapeurs transpirées) s’infiltre partout. La brosse est un outil essentiel à la survie du campeur polaire.

**En 1986, l’aventurier et explorateur Jean-Louis Etienne a marché 63 jours seul sur la banquise pour atteindre le Pôle Nord, affrontant parfois des températures allant jusqu’à -52°C !**

**Extrait 4**

Une des premières nuits, je fus réveillé par une sensation d’oppression comme dans un cauchemar épouvantable. J’avais un gros mal de tête, j’étouffais. Je ressentais un impérieux besoin de respirer l’air frais. En tâtonnant, je sentis qu’un bouchon de glace s’était formé sur le trou de respiration. J’étais en train de m’asphyxier. Impossible d’ouvrir la fermeture, j’étais prisonnier dans l’obscurité de mon duvet. Je tentai de rester calme, de raisonner. Im possible de faire un trou pour respirer, mon couteau n’étais pas sur moi. Je retrouvai la lampe frontale derrière mon épauleet découvris que la fermeture éclair était prise par la glace sur une dizaine de centimètres. Je tentai de faire fondre ce bouchon avec mon briquet, toujours dans ma poche, mais il étouffait aussi. Surtout ne pas paniquer, économiser mon oxygène. Bon sang je n’allais quand même pas crever dans ce sac de couchage transformé en sac mortuaire ! J’examinai attentivement la fermeture de la lumière de la lampe et je découvris une fissure où j’appuyai mon doigt très fort. La chaleur fit fondre la glace et mon index finit par passer au travers. Je sentis aussitôt un filet d’air froid entrer dans le sac, et mon nez se logeau instinctivement dans ce trou salvateur. Pendant quelques minutes, je repirai profondément. Il me fallut encore un bon quart d’heure pour libérer la fermeture centimètre par centimètre avec mon briquet qui avait retrouvé son souffle.

Il était 2 heures du matin. Je n’ai pas osé refermer le sac ; il faisait -44°C et j’ai eu froid toute la nuit. »

**En 1986, l’aventurier et explorateur Jean-Louis Etienne a marché 63 jours seul sur la banquise pour atteindre le Pôle Nord, affrontant parfois des températures allant jusqu’à -52°C !**

**Extrait 5**

« A 6 heures, quand le réveil sonna, le vent s’était renforcé et le white out imposait la grasse matinée. Pour la première fois depuis le départ, l’envie me prit d’écouter de la musique. Je sortis le walkman du sac des affaires courantes : c’était un bloc de glace. Je le mis à chauffer contre moi avec le casque sur les oreilles et je m’endormis.

Longtemps après, je fus réveillé par des sons bizarres, stridents puis graves, ondulant de plus en plus fort… Englué dans un sommeil comateux, je mis quelques secondes à réaliser que la voix de véronique Sanson sortais par saccades de plusieurs semaines d’hibernation. Contrairement à l’appareil prêté par le National Geographic, mon walkman n’était pas préparé pour le grand froid : le lubrifiant avait durci et bloqué le mécanisme, jusqu’à ce que ma chaleur le rende plus fluide.

Quand la musique se mit à défiler à la bonne vitesse, je fus submergé par l’émotion. Ce morceau que je connaissais par cœur était un rappel violent des liens sensibles avec le monde, il réveillait les souvenirs de la vie à terre et le manque. Dans ma profonde solitude, en situation de survie permanente, mon cerveau reptilien archaïque avait pris le contrôle, focalisant ma pensée sur les fonctions vitales et l’instinct de conservation. Tout ce qui pouvait me fragiliser et me détourner de mon objectif était en sommeil.

Jusqu’à la fin du voyage, je n’ai plus écouté de musique. »

**En 1986, l’aventurier et explorateur Jean-Louis Etienne a marché 63 jours seul sur la banquise pour atteindre le Pôle Nord, affrontant parfois des températures allant jusqu’à -52°C !**

**Extrait 6**

Au terme de cette journée mémorable, j’avais effectivement bien transpiré à en juger par l’épaisseur de la poussière de glace accumulée à l’intérieur de ma veste de marche. Je la brossai comme tous les soirs avant d’entrer sous la tente. A la radio, Michel me gratifia d’un dix-huit kilomètres inespéré. Cette journée avait été réparatrice pour le moral, je me sentais d’humeur à remettre mes affaires en ordre, quitte à prendre un peu de temps sur la sieste. J’avais de la couture à faire sur les deux pouces de mes gants de laine. Ils étaient troués, usés par le frottement sur les bâtons, et je commençais à avoir des gelures au bout des doigts. Faire passer le fil dans le chas de l’aiguille p ar-33°C n’était pas chose facile car la salive gèle et le fil épaissi ne passe plus par le trou : je dû m’y reprendre à plusieurs fois. Ensuite, il fallait faire vite car je travaillais à mains nues et l’aiguille gelait cruellement sur la peau des doigts. Petits soins de manucure aussi : avec les écarts de température, mes ongles avaient tendance à se décoller et la pulpe de mes doigts se fendait de crevasses très douloureuses. Je les enveloppai de sparadrap, qu’il fallait préalablement chauffer pour ramollir la colle. Une fois ces corvées accomplies, je fus vraiment content de moi : j’avais largement rempli mon contrat journalier. Sauf que la tasse de thé glissa entre mes doigts couverts de sparadrap. Merde, merde, merde ! J’épongeai le liquide fumant qui s’était répandu partout avec l’unique petite serviette que j’utilisais pour me laver le visage à l’eau tiède – la seule toilette que je m’accordais . Le lendemain matin, impossible de sortir le sac de couchage de la tente : le thé gelé l’avait soudé au tapis de sol. A -30°, les matériaux synthétiques durcissent et deviennent fragiles : je risquais de tout déchirer en tirant. Je dus me résoudre à glisser la main nue à plat entre le sac et le tapis de sol, ce qui me valut plusieurs ongles douloureusement pulsatiles. Je serrais les dents, il n’y avait personne pour me plaindre. J’avais désormais ma devise : endurer ou quitter.